

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1972)
Heft: 179

Rubrik: Note de lecture

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lisables, empêchent d'emprunter la voie normale ; unique salle de gymnastique (pour une soixantaine de classes, ayant droit à cent vingt heures d'enseignement hebdomadaires, obligeant les élèves à émigrer vers des terrains de sport dont certains sont situés au Chalet-à-Gobet) ; leçons données, faute d'autres possibilités, entre midi et deux heures, empêchant les forains et même les citadins de rentrer chez eux et les contraignant à prendre leur repas dans les restaurants de la ville, vu que le gymnase (de la Cité) ne dispose d'aucun réfectoire ; salles privées de lumière et éclairées au néon hiver comme été, le matin comme l'après-midi ; salles dispersées aux quatre coins des cioux, rendant tout contrôle (des absences) difficile, voire impossible.

Or, non seulement presque rien ne se fait (les classes du gymnase de Vevey, dont nous apprenons aujourd'hui par les débats du Grand Conseil que son baccalauréat n'est pas reconnu par la Confédération, n'ont jamais compensé l'augmentation du nombre des élèves), mais presque rien n'est prévu, au moins dans l'immédiat, et ce sont des classes entières qui sont sacrifiées année après année — voir les taux d'échecs.

On s'est étonné du geste... insolite du directeur du Gymnase : on n'a pas relevé que cet homme avait passé toutes ses vacances, si je suis bien renseigné, à chercher des locaux pour y loger de nouveaux élèves venus en surnombre de celui qui lui avait été annoncé pour la rentrée de ce printemps, et à chercher des maîtres pour enseigner aux élèves en question, si bien qu'il était harassé dès le premier jour du semestre.

Il y a d'autres « détails » moins importants : année après année, les examens de baccalauréat se déroulent à la Cité à la fin de juin. Et année après année, par un réflexe que Pavlov n'avait pas étudié, l'administration décide de faire tondre le gazon sous les fenêtres du gymnase, précisément au moment des examens — à la tondeuse à moteur, naturellement.

Ne parlons pas d'incurie, mais parlons de lenteur, véritablement catastrophique en l'occurrence. Et

déplorons aussi de voir l'autorité prendre des arrêtés, mettre en chantier des plans de réforme de l'enseignement admirables, mais qui exigeront des locaux plus nombreux, et des maîtres plus nombreux — et ne pas faire grand-chose pour

remédier, non pas dans dix ans, non pas dans cinq ans, mais aujourd'hui, à la grande misère du Gymnase, qui va en empirant depuis vingt ans. On me dit qu'une commission du Grand Conseil se penche sur le problème...

NOTE DE LECTURE

« Malaise dans la Civilisation »

Est sorti, en traduction française, aux Presses universitaires, le « Malaise dans la Civilisation » de Freud (écrit en 1929).

Il y a trois ans, quand Marcuse était à la mode, lequel se réfère dans son œuvre largement à cet essai de Freud, quand ce titre « Malaise dans la Civilisation » était réactualisé, l'ouvrage ne se trouvait que dans la rarissime édition de la Société française de psychanalyse de 1934. Cette lacune est enfin comblée.

L'ouvrage est capital. Quelques-unes des raisons qui à nos yeux font son intérêt :

— C'est un texte de ton très humaniste. Freud s'exprime, sans recherches de langage prétentieuses, mais dans le bon ton classique (citations de Goethe bien amenées, références latines, etc...) qui est celui de la minorité cultivée de son temps. L'audace de la pensée ne bouleverse pas le décor verbal du début du XX^e siècle (comme chez Jaurès en une certaine mesure). « Malaise dans la Civilisation » est de ce point de vue très caractéristique.

— Freud y tente une explication du sentiment religieux, qu'il rapporte à une phase primitive de l'existence du Moi. Il baptise ce sentiment d'« océanique » ; l'adjectif viril est révélateur ; comme chez Rimbaud ou Baudelaire le choix du terme Océan ou Mer est toujours significatif.

— Dans cet essai se lit la phrase célèbre où Freud dit quelle transformation sociale et éthique représenterait un changement du régime de propriété. « Il me semble hors de doute aussi qu'un changement réel de l'attitude des hommes à l'égard de la propriété sera ici plus efficace que n'importe quel commandement éthique ».

Mais dans ce texte aussi se découvre un éloge du travail (du moins quand il est librement choisi) en tant que moyen de transférer les composantes narcissiques, agressives, voire érotiques de la libido. Cf. sur ce sujet la réponse très convaincante de Mandel à Marcuse.

— Enfin, « Malaise dans la Civilisation » consacre l'évolution de la pensée de Freud, qui reconnaît l'existence de pulsions agressives qui ne sont pas provoquées par la libido ; les pulsions humaines d'agression et d'autodestruction seraient, en quelque sorte, autonomes. Freud ne pousse pas plus avant cette analyse. La dualité de ces deux forces reste une explication très sommaire et mythologique ; elle tient mal compte de l'ambivalence de tout sentiment profond.

Mais ce tournant de la pensée freudienne reste au cœur des discussions sur la psychanalyse. Ses conséquences, même sur la philosophie politique, sont évidentes.

A. G.